

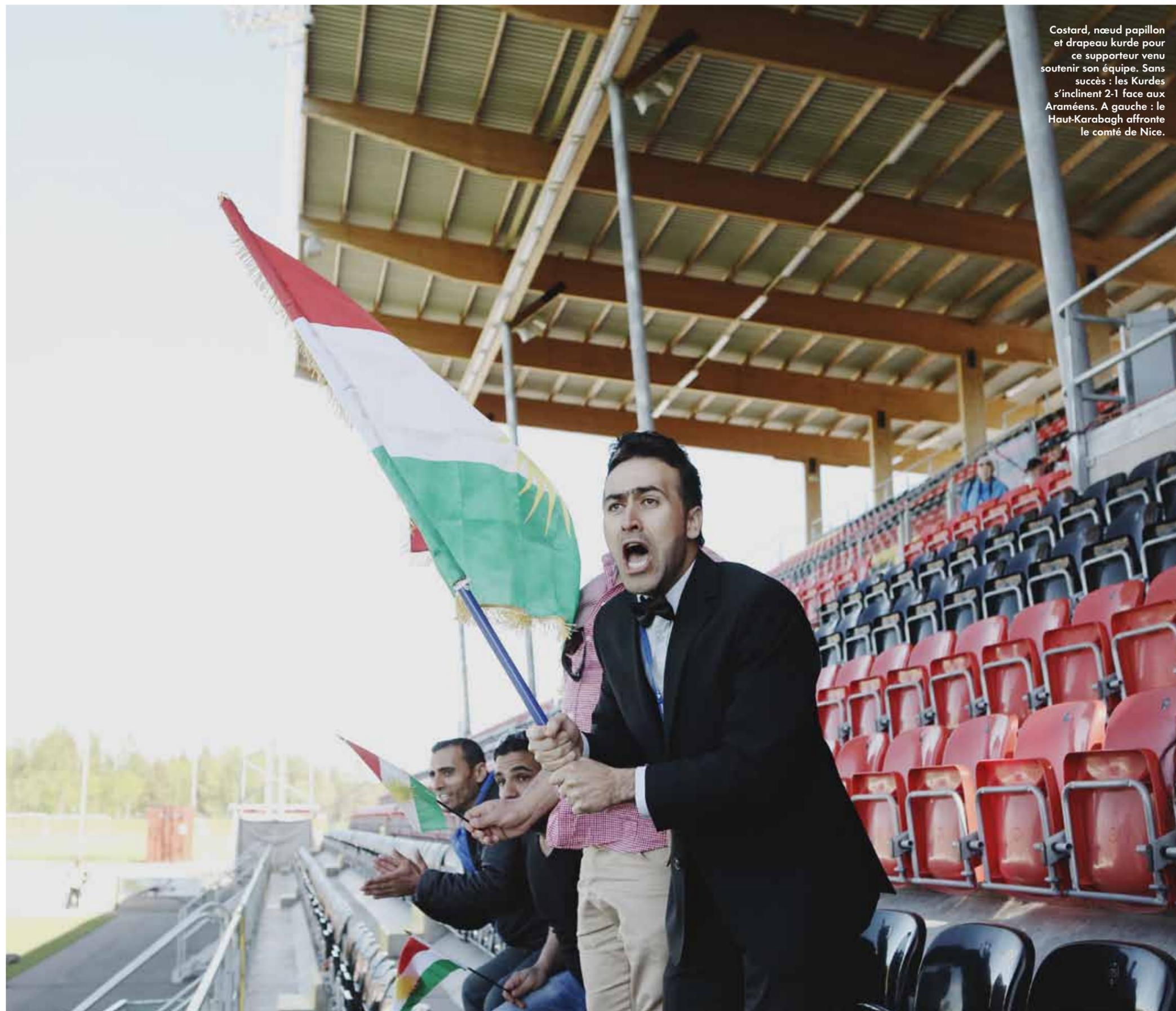
VOIR



# L'autre Coupe du monde

À 10000 KILOMÈTRES DES CAMÉRAS ET DE LA GRANDE FÊTE DU FOOT DE RIO, DOUZE ÉQUIPES SE SONT AFFRONTÉES À ÖSTERSUND, EN SUÈDE, POUR UN MONDIAL UN PEU PARTICULIER. ET POUR CAUSE : LEURS PAYS N'EXISTENT PAS.

Texte Mathias Chaillot. Photos Julien Pebrel/MYOP



Costard, nœud papillon et drapeau kurde pour ce supporter venu soutenir son équipe. Sans succès : les Kurdes s'inclinent 2-1 face aux Arméniens. A gauche : le Haut-Karabagh affronte le comté de Nice.



J'avais 7 ans. Je me souviens du silence dans les rues, quand les avions approchaient... ALLEZ LE KARABAGH! Je me souviens des arbres couchés, soufflés par les bombes au petit matin quand nous sortions des abris... FAUTE! MAIS IL Y A FAUTE LÀ! Et je me souviens de mon père qui rentrait. ALLEZ, SHOOOTE!... une kalachnikov à la main. OUAIS, GOAAAL! » Tigram a 30 ans, une bouille toute ronde et un drapeau du Haut-Karabagh à la main. Il est poli : puisqu'on le lui demande, il répond. Mais honnêtement, ce soir, la guerre, il s'en fout. Il est supporter et, en ce 1<sup>er</sup> juin, il soutient son équipe. Si Tigram vit en Suède depuis vingt ans, sa nation reste le Haut-Karabagh, morceau de terre arménienne un temps propriété de l'Azerbaïdjan avant que ses habitants ne prennent les armes pour réclamer leur indépendance. Son père a dû fuir le conflit pour mettre ses trois enfants à l'abri. Aujourd'hui, le Haut-Karabagh n'est

toujours pas reconnu par la communauté internationale, et son équipe de foot ne peut pas participer aux compétitions internationales de la FIFA. Pas de Coupe du monde au Brésil pour eux mais la ConIFA (Confederation of Independent Football Associations) World Cup. Première édition du Mondial des exclus, des peuples sans frontières ou sans terre. « Normalement, je n'aime pas le foot, mais là, il faut qu'on soit présent, raconte Tigram. Certains des joueurs vivent dans ma ville natale, la capitale, Stepanakert. Et puis ça peut faire parler du Haut-Karabagh et montrer, au moins, qu'on existe. »

La veille, samedi 31 mai. Sur la grande place d'Östersund, une scène a été dressée pour la cérémonie d'ouverture. Pas de lâcher de colombes ni de feu d'artifice, juste quelques groupes locaux pour l'ambiance, et des Samis

**Danses et costumes traditionnels pour soutenir l'équipe kurde (en haut, à g.). Conversation animée dans le bus des Abkhazes (en haut, à d.). Moubarak, du Darfour, s'est blessé (en bas, à g.). Il s'en fout : il y a deux ans, il a joué avec une jambe cassée. Entre deux matchs, Volkan (en bas, à d.), un joueur arméen, discute avec les Tamouls.**

(peuple du nord de l'Europe) en tenue traditionnelle rouge et bleue, pompons accrochés aux bottines en peau de bête. Jusqu'au 8 juin, douze équipes vont s'affronter dans ce territoire lapon perdu au cœur des vallées suédoises, au milieu des lacs et des forêts de conifères. Per-Anders Blind, président de la ConIFA, fait office de maître de cérémonie. N'importe quelle ethnie ou région isolée peut demander son inscription à la fédération « tant que l'équipe n'est pas soutenue par un parti politique, précise-t-il. Mon but est que tout le monde reparte avec un grand sourire en ayant de nouveaux amis. Mais aussi que le monde voie que ces populations existent, et que leur engagement pour leur pays est beau. » Quand le nom des équipes résonne, les joueurs tendent fièrement leur drapeau. Les Arméniens et leur oiseau de feu en or sur



fond rouge, les Tamouls et leur tigre guerrier, les Occitans avec leur croix du Languedoc, que certains se sont fait tatouer sur le mollet. Ici, on parle identités locales et dribbles, langues régionales et coups francs, conflits armés et tactiques de jeu. On a le foot et le nationalisme dans la peau.

Dans les tribunes, Tigram vit le match à fond. Son équipe du Haut-Karabagh mène 2-0 à la 30<sup>e</sup> minute. La diaspora arménienne est venue en force, avec une centaine de supporters. En face, les fans de l'équipe de l'île de Man (Ellan Vannin), à l'origine peuplée de Celtes et de Vikings, font moins de bruit. Ils sont cinq à tout casser. Mais rapidement, tout s'inverse. Loin d'être favorite, l'Ellan Vannin égalise à la 87<sup>e</sup> minute et marque le but de la victoire à la 90<sup>e</sup>. Les cinq supporters exultent, sous les huées du Haut-Karabagh. Les noms d'oiseaux fusent pour l'arbitre. Les Vikings tiennent leur

**Les Tamouls lors de la cérémonie d'ouverture. « J'évolue en Allemagne. On m'a demandé : "Veux-tu rejoindre notre équipe nationale?" raconte un footballeur. C'est un honneur de jouer pour la mère patrie. »**

revanche sur l'histoire. Et n'allez pas leur dire qu'ils sont britanniques, même si c'est écrit sur leur passeport. Non, ils sont manx, et fiers de l'être. Si fiers que leur île de 85 000 habitants leur a affrété un avion privé pour défendre leur nation, propriété de la couronne britannique. « On joue pour mettre une croix sur la carte », explique le milieu de terrain Antony Moore, à qui son équipe doit l'égalisation. Tigram, lui, a laissé tomber son drapeau, mais la colère est de courte durée. Quand les joueurs sortent des vestiaires, tout est oublié.

**Le coach : « Etre ici, c'est déjà une victoire. Oubliez la peur »**

Derrière la déception, il y a la fierté d'être là, et d'exister. Il y a les séances photos avec les footballeurs qui digèrent leur défaite, les salutations, et les remerciements aux joueurs venus porter leurs couleurs. La Padanie,

région du nord de l'Italie et grand favorite, affronte le Darfour, coté à 350 contre 1. Les bookmakers ne se sont pas trompés : la Padanie marque son premier but au bout de deux minutes. Un autre deux minutes plus tard. Les onze du Darfour se défendent comme ils peuvent. Dans les camps de réfugiés du Tchad où ils vivent, ils ont pris l'habitude de jouer sans chaussures. « Quand on a 1 dollar, c'est pour manger », résume Mohamed. Il a eu la chance de faire partie des cinq meilleurs footballeurs du camp Mile, l'un des douze où l'ONG américaine i-ACT est allée chercher les membres de l'équipe. Les lauréats se sont retrouvés dans un autre camp au sud-est du pays, où une coach a opéré la sélection finale de quinze joueurs. Ils ont eu une semaine pour s'entraîner et se remettre sur pied. A table, du lait le matin et, parfois, de la viande. Le luxe. Dans les camps, leur ration mensuelle, composée de céréales, de lentilles et d'un peu d'huile, ne dure souvent qu'une semaine. →



« Dans les camps de réfugiés au Tchad, les gens n'ont rien d'autre à faire que d'attendre, jouer au foot ou se droguer. »

→ C'est le quotidien de Saddam, 20 ans, et Mohamed, 19 ans, qui y vivent depuis plus d'une décennie. « Mon village au Darfour a été attaqué, raconte Saddam. On s'est échappés, et on est revenus. » Quelques jours plus tard, nouvelle attaque. Puis une troisième. Et à chaque fois, le même scénario : les milices à cheval, les hommes armés, des viols collectifs devant leurs yeux, des morts au hasard – souvent des proches –, et des avions qui larguent la mort. Il remonte son survêtement sur sa jambe. Un morceau de chair cicatrisée. « Un éclat de bombe. » Alors il a couru. Il a quitté son village pillé, laissé les cadavres derrière lui et, après quinze jours de marche, a fini par traverser la frontière tchadienne. « Dans les camps, il n'y a pas d'hôpitaux, pas d'écoles, pas de travail. Ça fait onze ans. Onze ans que les gens n'ont rien d'autre à faire que d'attendre, jouer au foot ou se droguer », ajoute Bishara, 20 ans. Alors, cette Coupe du monde, c'est une chance. De sortir du Tchad, de parler, surtout.

Avant le match, leur coach Mark Hodson, costume noir impeccable, chemise blanche et cravate, a motivé ses troupes. « Aujourd'hui est un grand jour. Les gens viennent du monde entier pour vous voir. Etre ici est déjà une victoire. Le résultat importe peu : faites-vous plaisir, et oubliez la peur. » Coach Marko a le flegme britannique et la rage américaine. Entraîneur aux Etats-Unis, il a rejoint le Darfour United en 2012 et regarde maintenant, impuissant, les buts rentrer. Son capitaine se fait sortir. Carton rouge. Un autre, Moubarak, se tord le genou sur un mauvais tackle. Docteur Alex, la physiothérapeute américaine qui les suit, soupire. « Dans une autre équipe, on les arrêterait un mois, mais là, ils prennent la décision. C'est une fois dans leur vie. Moi, je fais de mon mieux pour que ça tienne. Ils auront malheureusement tout le temps de récupérer à leur retour. » Il y a deux ans, lors d'une autre rencontre

**L'équipe du Darfour, dernière au classement, affronte l'Ossétie du Sud. Score final : 19-0 pour les Ossètes.**

internationale, Moubarak s'était déjà brisé la jambe. Le lendemain, il chaussait ses crampons. Jouer,

coûte que coûte. Malgré la déshydratation, les carences alimentaires et leur silhouette filiforme. « Ils sont encore plus maigres qu'il y a deux ans, constate une des responsables de l'ONG. La situation dans les camps s'est considérablement dégradée. Sur le terrain, ils s'envolent. » Il y a aussi le risque que certains demandent le statut de réfugié, comme cela arrive régulièrement à l'occasion des jeux Olympiques. i-ACT y pense, mais a prévenu les joueurs : s'ils ne rentrent pas, le Tchad virera l'ONG du pays. C'est l'aide qu'ils peuvent apporter à ceux restés dans les camps qui en dépend. Le match se soldera par un petit 20-0. Avant de remonter dans le bus, Ismaël me retient par le bras. « J'ai une question à poser aux Nations unies : combien de temps vont-ils encore les laisser danser sur nos cadavres ? »

#### Les tackles sont violents et les cartons rouges, nombreux

« *Sei un país e una falor que l'apelam la del amor. C'est un pays et une fleur, qui sont ceux de l'amour. Comme notre pays...* » Dans la salle de conférences de l'hôtel, des joueurs chantent et décryptent les couplets d'un vieux texte traditionnel occitan. Les élèves sont les footballeurs de l'Occitana de Fotbòl, et le prof, béret rouge sang vissé sur le crâne et short de jogging, est aussi leur coach. Didier Amiel (prononcer Daïdier, à l'occitane) a 65 ans et veut sauver sa langue. Pour faire partie de son équipe, il suffit de vouloir apprendre l'occitan. Alors, avant chaque entraînement, on sort le cahier à spirales. Il y a les vrais, les purs, les durs, qui scandent la main sur le cœur avec « les poils qui se dressent ». Et il y a ceux qui baragouinent dans leur barbe. « Allez les gars, on n'est pas là pour jouer au foot. Le foot, vous y jouez dans vos clubs ou sur la plage. Ce n'est qu'un vecteur pour transmettre notre culture et notre langue, c'est pour ça qu'on est là, gagner le droit d'exister ! » Didier tape dans ses mains et motive ses troupes.

Ils partent de loin. Quand l'équipe a été fondée en 2005, c'était une bande de potes, principalement des profs. En juin 2008, les dirigeants ont voulu monter le niveau. « Alors, au lieu d'apprendre le foot à des →



→ gens qui connaissaient l'occitan, j'ai choisi ceux qui connaissaient déjà le foot, et je leur apprends l'occitan. » A 31 ans, Jordan est l'un des plus anciens de l'équipe. Un puriste : « Nous sommes une nation, tout comme le Darfour et les Tamouls, martèle Jordan. On a une langue, un hymne, un territoire. » La nation occitane, vraiment ? « Les jeunes qui sont là ont notre philosophie. Donc ils sont occitans. » « Pour venir, ils ont dû mettre la main à la poche, renchérit Didier Amiel. Quand on fait ça, on ne vient pas pour le foot mais pour la culture. Ça n'a rien de politique. » Le lendemain, sur le terrain, le coach a le même bérêt, et la même verve. Les Occitans s'imposent 1-0 face aux Samis.

23 heures. Il fait encore jour, et les Araméens en profitent pour bosser le coup franc. Si vous ne connaissez pas leurs pays, c'est normal : ils n'existent plus. A l'origine

**Pourtant outsider, l'Ellan Vannin cumule les victoires, jusqu'à la finale. « Nous ne sommes pas anglais, mais manx. On a notre propre style, même si les gens ne savent pas placer notre pays sur la carte. »**

d'un remake de *Pulp Fiction*, moustache de Samuel L. Jackson et coupe de cheveux de Travolta, Jakob Alan gueule sur ses joueurs. Ils sont arrivés en retard. Sur le banc de touche, Andreas a mis son maillot mais ne joue pas. Il s'occupe de la logistique mais reste prêt, au cas où, si un joueur venait à se blesser. « Quand on vous demande de jouer pour un "pays" qui n'existe plus, on se doit d'être fier. C'est notre pays. » Pour les coups francs, ils ont leur technique. Deux joueurs s'élancent en même temps vers le ballon. S'engueulent. L'adversaire, surpris, baisse les armes. Un troisième arrive, shoote et

déployés en Syrie, en Turquie et en Irak, les royaumes araméens ont été dissous au gré des guerres et des tentatives d'extermination il y a plus de 2000 ans. Ce peuple se targue d'avoir la première langue écrite au monde, celle de Moïse et d'Abraham, mais toujours pas de terre. Sorti tout droit

marque. La plupart des joueurs qui s'affrontent lors de la ConIFA ont un niveau de 3<sup>e</sup> à 5<sup>e</sup> division. Le jeu est parfois amateur, les tacles sont souvent violents et les cartons rouges, nombreux. Chez les Occitans, on joue simple, à la barcelonaise, « l'équipe qui nous fait tous bander » comme le résume un joueur, jeu rapide et petites passes. Le Darfour mise principalement sur des ballons aériens, ayant toujours joué sur des terrains sableux ou caillouteux. Le gazon, c'est une première.

**Une blague tourne : « Vous touchez combien par but encaissé ? »**

Le stade de 6000 places paraît souvent désert, mais lorsque les supporters se déplacent, ils savent se faire entendre. Des Kurdes sont venus de Stockholm pour soutenir leur team. En turban et sarouel ou robe traditionnelle, ils dansent sur le terrain pendant la mi-temps tandis que d'autres distribuent des drapeaux, des pin's et des prospectus.



Ferda, grand gaillard de 24 ans, vibre au son des percussions. Maton dans une prison et futur travailleur social, il est venu « défendre les Kurdes » par la danse et les encouragements. Politique, sa présence ? « Non ! » Et pourtant. « Certains disent que les Kurdes, en Irak ou en Iran, sont des terroristes. Moi, je les appelle des combattants de la liberté. » Si demain le Kurdistan devient un état indépendant, il y retournera, jure-t-il. A la maison. Chez lui.

Les matchs s'enchaînent. Les Araméens, avec leur technique du coup franc, s'inclinent en demi-finale et terminent troisième. Le jeu « à la barcelonaise » ne suffit pas aux Occitans pour dépasser les quarts. La Selecioun du comté de Nice représente la France jusqu'en finale, où ils battent l'île de Man. Le comté de Nice devient champion du monde des pays qui n'existent pas. La classe.

**Didier, coach et prof d'occitan, surveille ses hommes sur le terrain (en haut, à g.). Après le match, petit cours de langue à l'hôtel (en haut, à d.). Sur le banc, les Araméens se préparent. 1<sup>er</sup> entraînement à 22h30, en plein jour (en bas, à g.). Malgré la défaite, Ismail, du Darfour, salue ses supporters : « Maintenant, on fait partie du monde » (en bas, à d.).**

blague qui tourne : « Vous touchez combien par but encaissé ? » Des rires francs en réponse. S'ils ont bien reçu un chèque, il leur a été donné par l'Ellan Vannin, 4 112 livres récoltées lors d'un match de gala contre Monaco. C'est aussi ça, la ConIFA.

« On n'est pas là que pour marquer, mais aussi pour parler à la communauté internationale », explique Iggy, l'un des joueurs du Darfour. Saddam ajoute : « L'ONG a installé des académies de foot dans les camps. D'ici

Lorsque l'équipe atterrit à l'aéroport de Nice, la coupe sous le bras, des centaines de supporters les attendent, fume-gène et drapeaux à la main. Le calvaire, en revanche, a continué tout au long de la compétition pour les Darfouris, qui ont encaissé 19 buts face à l'Ossétie du Sud, avant de finir à la dernière place après un 10-0 contre les Tamouls. La

deux à trois ans, ils seront devenus plus forts. Ils prendront la relève et pourront gagner. » A leur sortie du stade, c'est donc sourire aux lèvres qu'ils retrouvent quelques expatriés. Parmi eux, Abderrahim, 25 ans. Il a autrefois tapé dans le ballon avec certains des joueurs, dans son village et dans un camp du Tchad. Il a fini par fuir et a terminé sa course à Östersund dans un programme de soutien aux réfugiés. « C'est un beau pays, qui nous a accueillis et qui nous laisse nous exprimer. » Peu importe les victoires ou les défaites. La ConIFA, ce n'est rien d'autre que l'espoir d'une fenêtre sur le monde. « Ça rapproche de la paix. » ♦

**MATHIAS CHAILLOT**  
28 ans  
N'a pas arrêté de but, mais a révisé sa géopolitique.

